

IV AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

qualité qui, indépendamment du cachet de personnalité attaché aux récits de l'auteur, rendent témoignage de la haute position que madame \*\*\* a occupée auprès de l'impératrice.

Les autres livraisons ne seront pas, nous l'espérons, moins riches en détails que celle-ci, M. Constant ayant en sa possession des matériaux du même genre et non moins propres à exciter l'intérêt que le *journal du voyage à Mayence*.

Ainsi le lecteur pourra s'établir juge entre l'admiration presque exclusive d'un ancien serviteur dont le vieil attachement pourrait nuire, en dépit de lui-même, à son impartialité, et les dépositions plus sévères des autres témoins. Chaque témoignage ne manquera pas d'être appuyé sur des faits et sur des raisons; et des nombreux détails que chacun devra apporter à l'appui de son opinion, jaillira cette lumière qui, destinée en apparence à n'éclairer que les circonstances les plus petites, répandra un nouveau jour sur les plus grands événemens.

Paris, ce 5 mai 1830.

L'ADVOCAT.

.....

## INTRODUCTION.

---

LA vie de l'homme obligé de se faire lui-même sa carrière, et qui n'est ni un artisan ni un homme de métier, ne commence ordinairement qu'aux environs de vingt ans. Jusque là il végète, incertain de son avenir, et n'ayant pas, ne pouvant pas avoir de but bien déterminé. Ce n'est que lorsqu'il est parvenu au développement complet de ses forces, et en même temps lorsque son caractère et son penchant le portent à marcher dans telle ou telle voie, qu'il peut se décider sur le choix d'une carrière et d'une profession; ce n'est qu'alors qu'il se connaît lui-même et

À

α

voit clair autour de lui; enfin, c'est à cet âge seulement qu'il commence à *vivre*.

En raisonnant de cette façon, ma vie, depuis que j'ai atteint ma vingtième année, a été de trente ans, qui peuvent se partager en deux parts égales, quant au nombre des mois et des jours, mais on ne peut pas plus diverses, si l'on s'attache à considérer les événemens qui se sont passés durant ces deux périodes de mon existence.

Pendant quinze années attaché à la personne de l'empereur Napoléon, j'ai vu tous les hommes et toutes les choses importantes dont seul il était le point de ralliement et le centre. J'ai vu mieux encore que cela; car j'ai eu sous les yeux, dans toutes les circonstances de la vie, les moindres comme les plus graves, les plus privées comme celles qui appartiennent le plus à l'histoire et qui en font déjà par-

tie; j'ai eu, dis-je, sans cesse sous les yeux l'homme dont le nom remplit à lui seul les pages les plus glorieuses de nos annales. Quinze ans je l'ai suivi dans ses voyages et dans ses campagnes, à sa cour et dans l'intérieur de sa famille. Quelque démarche qu'il pût faire, quelque ordre qu'il pût donner, il était bien difficile que l'empereur ne me mît pas, même involontairement, dans sa confiance; et c'est sans le vouloir moi-même que je me suis plus d'une fois trouvé en possession de secrets que j'aurais bien souvent voulu ne point connaître. Que de choses se sont passées pendant ces quinze années! Auprès de l'empereur on vivait comme au milieu d'un tourbillon. C'était une succession d'événemens rapide, étourdissante. On s'en trouvait comme ébloui; et si l'on voulait, pour un instant, y arrêter son attention, il venait tout de suite comme un autre flot d'événemens qui vous entraînait

sans vous donner le temps d'y fixer votre pensée.

Maintenant à ces temps d'une activité qui donnait le vertige a succédé pour moi le repos le plus absolu, dans la retraite la plus isolée. C'est aussi un intervalle de quinze ans qui s'est écoulé depuis que j'ai quitté l'empereur. Mais quelle différence! Pour ceux qui, comme moi, ont vécu au milieu des conquêtes et des merveilles de l'empire, que reste-t-il à faire aujourd'hui? Si, dans la force de l'âge, notre vie a été mêlée au mouvement de ces années si courtes, mais si bien remplies, il me semble que nous avons fourni une carrière assez longue et assez pleine. Il est temps que chacun de nous se livre au repos. Nous pouvons bien nous éloigner du monde, et fermer les yeux. Que nous reste-t-il à voir qui valût ce que nous avons vu? de pareils spectacles ne se rencontrent pas

deux fois dans la vie d'un homme. Après avoir passé devant ses yeux, ils suffisent à remplir sa mémoire pour le temps qu'il lui reste encore à vivre; et dans sa retraite il n'a rien de mieux à faire que d'occuper ses loisirs du souvenir de ce qu'il a vu.

C'est là aussi ce que j'ai fait. Le lecteur croira facilement que je n'ai point de passe-temps plus habituel que de me reporter aux années que j'ai passées au service de l'empereur. Autant que cela m'a été possible, je me suis tenu au courant de tout ce qu'on a écrit sur mon ancien maître, sur sa famille et sur sa cour. Dans ces lectures que ma femme ou ma belle-sœur faisaient à la famille, au coin du feu, que de longues soirées se sont écoulées comme un instant! Lorsque je rencontrais dans ces livres, dont quelques-uns ne sont vraiment que de misérables rapsodies, des faits inexacts, ou faux, ou calomnieux,

je trouvais du plaisir à les rectifier, ou bien à en prouver l'absurdité. Ma femme, qui a vécu, comme moi et avec moi, au milieu de ces événemens, nous faisait à son tour part de ses réflexions et de ses éclaircissemens; et, sans autre but que notre propre satisfaction, elle prenait note de nos observations communes.

Tous ceux qui veulent bien de temps en temps venir nous voir dans notre solitude, et qui prennent plaisir à me faire parler de ce que j'ai vu, étonnés et trop souvent indignés des mensonges que l'ignorance ou la mauvaise foi ont débités à l'envi sur l'empereur et sur l'empire, me témoignaient leur satisfaction des renseignemens que j'étais à même de leur donner, et me conseillaient de les communiquer au public. Mais je ne m'étais jamais arrêté à cette pensée, et j'étais bien loin d'imaginer que je pourrais être un jour moi-même auteur d'un

livre, lorsque M. Ladvocat arriva dans notre ermitage, et m'engagea de toutes ses forces à publier mes mémoires, dont il me proposa d'être l'éditeur.

Dans le temps même où je reçus cette visite, à laquelle je ne m'attendais pas, nous lisions en famille les *Mémoires de M. de Bourrienne*, que la maison Ladvocat venait de publier, et nous avions remarqué plus d'une fois que ces mémoires étaient exempts de cet esprit de dénigrement ou d'engouement que nous avions si souvent rencontré, non sans dégoût, dans les autres livres traitant du même sujet. M. Ladvocat me conseilla de compléter la biographie de l'empereur, dont M. de Bourrienne, par suite de sa situation élevée et de ses occupations habituelles, avait dû s'attacher à ne montrer que le côté politique. Après ce qu'il en a dit d'excellent, il me restait encore, suivant son

éditeur, à raconter moi-même, simplement, et comme il convenait à mon ancienne position auprès de l'empereur, ce que M. de Bourrienne a dû nécessairement négliger, et que personne ne pouvait mieux connaître que moi.

J'avouerai sans peine que je ne trouvai que peu d'objections à opposer aux raisonnemens de M. Ladvocat, lorsqu'il acheva de me convaincre, en me faisant relire ce passage de l'introduction aux *Mémoires de M. de Bourrienne*.

« Si toutes les personnes qui ont approché  
 » Napoléon, quels que soient le temps et le  
 » lieu, veulent consigner *franchement* ce  
 » qu'elles ont vu et entendu, sans y mettre  
 » aucune passion, l'historien à venir sera  
 » riche en matériaux. Je désire que celui qui  
 » entreprendra ce travail difficile trouve dans  
 » mes notes quelques renseignemens utiles à  
 » la perfection de son ouvrage. »

Et moi aussi, me dis-je après avoir relu attentivement ces lignes, je puis fournir des notes et des éclaircissemens, relever des erreurs, flétrir des mensonges, et faire connaître ce que je sais de la vérité; en un mot, je puis et je *dois* porter mon témoignage dans le long procès qui s'instruit depuis la chute de l'empereur; car j'ai été *témoin*, j'ai tout vu, et je puis dire : *J'étais là*. D'autres aussi ont vu de près l'empereur et sa cour, et il devra m'arriver souvent de répéter ce qu'ils en ont dit; car, ce qu'ils savent, j'ai été comme eux à même de le savoir. Mais ce qu'à mon tour je sais de particulier et ce que je puis raconter de secret et d'inconnu, personne jusqu'ici n'a pu le savoir, ni par conséquent le dire avant moi\*.

\* Je suis heureux de pouvoir citer, à l'appui de ce que j'avance ici, l'opinion exprimée par M. de Bourrienne, à propos d'un triste événement dont je rendrai compte en son lieu.

« C'est dans la nuit qui précéda le retour du maréchal MacDonald à Fontainebleau que l'on assure que Napoléon tenta

Depuis le départ du premier consul pour la campagne de Marengo, où je le suivis, jusqu'au départ de Fontainebleau, où je fus obligé de quitter l'empereur, je n'ai fait que deux absences, l'une de trois fois vingt-quatre heures, l'autre de sept ou huit jours. Hors ces congés fort courts, dont le dernier m'était nécessaire pour rétablir ma santé, je n'ai pas plus quitté l'empereur que son ombre.

On a prétendu qu'il n'était point de héros pour le valet de chambre. Je demande

» de s'empoisonner ; mais comme je n'ai aucun détail certain  
 » sur cette tentative d'empoisonnement, et que je ne veux  
 » parler que de ce dont je suis bien sûr, je m'abstiendrai de  
 » donner, comme quelques personnes l'ont fait, des conjec-  
 » tures toujours hasardées sur un fait de cette gravité que Na-  
 » poléon a rejeté bien loin dans les conversations de Sainte-  
 » Hélène. La seule personne qui puisse lever les doutes qui  
 » existent à cet égard, est Constant, qui, m'assura-t-on, n'avait  
 » pas quitté Napoléon de la nuit. »

(Mémoires de M. de Bourrienne, page 161, tome X.)

la permission de ne point être de cet avis. L'empereur, de si près qu'on l'ait vu, était toujours un héros, et il y avait beaucoup à gagner à voir aussi en lui l'homme de près et en détail. De loin on n'éprouvait que le prestige de sa gloire et de sa puissance ; en l'approchant, on jouissait de plus, avec surprise, de tout le charme de sa conversation, de toute la simplicité de sa vie de famille, et, je ne crains pas de le dire, de la bienveillance habituelle de son caractère.

Le lecteur, curieux de savoir d'avance dans quel esprit seront écrits mes mémoires, aimera peut-être à trouver ici un passage d'une lettre que j'écrivis à mon éditeur, le 19 janvier dernier.

« M. de Bourrienne a peut-être raison de  
 » traiter avec sévérité l'homme politique ;  
 » mais ce point de vue n'est pas le mien. Je

» ne puis parler que du héros en déshabillé;  
 » et alors il était presque constamment bon,  
 » patient, et rarement injuste. Il s'attachait  
 » beaucoup, et recevait avec plaisir et bon-  
 » homie les soins de ceux qu'il affectionnait.  
 » Il était homme d'habitude. C'est comme  
 » serviteur attaché que je désire parler de  
 » l'empereur, et nullement comme cen-  
 » seur. Ce n'est pas non plus une apothéose en  
 » plusieurs volumes que je veux faire. Je suis  
 » un peu à son égard comme ces pères qui  
 » reconnaissent des défauts dans leurs en-  
 » fans, les blâment fort, mais en même temps  
 » sont bien aises de trouver des excuses à  
 » leurs torts.»

Je prie qu'on me pardonne la familiarité,  
 ou même, si l'on veut, l'inconvenance de  
 cette comparaison, en faveur du sentiment  
 qui l'a dictée. Du reste, je ne me propose ni  
 de louer ni de blâmer, mais simplement de

raconter ce qui est à ma connaissance, sans  
 chercher à prévenir le jugement de per-  
 sonne.

Je ne puis finir cette introduction sans dire  
 quelques mots de moi-même, en réponse aux  
 calomnies qui ont poursuivi jusque dans sa  
 retraite un homme qui ne devrait point avoir  
 d'ennemis, si, pour être à l'abri de ce malheur,  
 il suffisait d'avoir fait un peu de bien, et  
 jamais de mal. On m'a reproché d'avoir  
 abandonné mon maître après sa chute, de  
 n'avoir point partagé son exil. Je prouverai  
 que si je n'ai point suivi l'empereur, ce n'est  
 pas la volonté, mais bien la possibilité de le  
 faire, qui m'a manqué. A Dieu ne plaise que  
 je veuille déprécier ici le dévouement des  
 fidèles serviteurs qui se sont attachés jusqu'à  
 la fin à la fortune de l'empereur; mais pour-  
 tant qu'il me soit permis de dire que, quel-  
 que terrible qu'eût été la chute de l'empereur

pour lui-même, la *condition* (à ne parler ici que d'intérêt personnel) était encore assez belle à l'île d'Elbe pour ceux qui étaient restés au service de Sa Majesté, et qu'une impérieuse nécessité ne retenait pas en France. Ce n'est donc pas l'intérêt personnel qui m'a fait me séparer de l'empereur. J'expliquerai les motifs de cette séparation.

On saura aussi la vérité sur un prétendu abus de confiance dont, suivant d'autres bruits, je me serais rendu coupable vis-à-vis de l'empereur. Le simple récit de la méprise qui a donné lieu à cette fable suffira, j'espère, pour me laver de tout soupçon d'indélicatesse. Mais s'il fallait y ajouter encore des témoignages, j'invoquerais ceux des personnes qui vivaient le plus dans l'intimité de l'empereur, et qui ont été à même de savoir et d'apprécier ce qui s'était passé entre

lui et moi; enfin j'invoquerais cinquante ans d'une vie irréprochable, et je dirais :

« Dans le temps où je me suis trouvé en situation de rendre de grands services, j'en ai rendu beaucoup en effet, mais je n'en ai jamais vendu. J'aurais pu tirer avantage des démarches que j'ai faites pour des personnes qui, par suite de mes sollicitations, ont acquis une immense fortune; et j'ai refusé jusqu'au profit légitime que, dans leur reconnaissance, très-vive à cette époque, elles croyaient devoir m'offrir en me proposant un intérêt dans leur entreprise. Je n'ai point cherché à exploiter la bienveillance dont l'empereur daigna si long-temps m'honorer, pour enrichir ou placer mes parens; et je me suis retiré pauvre, après quinze ans passés au service particulier du souverain le plus riche et le plus puissant de l'Europe. »

Cela dit, j'attendrai avec confiance le jugement du lecteur.